

Mathinées Lacaniennes du 12 février 2022  
**La question de l'acte en psychanalyse,  
 passage à l'acte et acting out**

Choula Emerich

C'est une question théorique rarement reprise, aussi bien par les psychiatres que les analystes alors que c'est une problématique fréquente dans notre pratique de cliniciens, mais c'est probablement parce que nous avons longtemps manqué de concepts théoriques pour en rendre compte sur un mode différentiel.

En effet, comment traduire le « *Agieren* » de Freud qui recouvrait des choses aussi différentes que des actes se passant dans et hors de la cure, ces actes pouvant être aussi bien des « agirs » conscients que inconscients.

Cela noyait la spécificité de l'acte et si tout devenait un acte, alors, devons-nous les prendre en charge de la même manière ?

Ou devons-nous ne retenir le terme d'acte que pour la tentative de suicide qui comportait parfois la disparition de l'auteur ?

La littérature anglo-saxonne a traduit cet *Agieren* par le terme *d'acting out* terme qui maintient l'ambiguïté sémantique du *Agieren* freudien dans la mesure où il dit tout à la fois,

le fait d'agir de bouger, de faire une action,

et le fait de mettre, pour un acteur, la scène sur la scène, ce qui inclut une monstration mettant le corps en cause.

La tradition française a, elle, rendu le *Agieren* freudien par le terme de *passage à l'acte* à propos d'un cas devenu princeps sous le titre de « la jeune homosexuelle » mais la complexité des *Agieren* qui y sont à l'œuvre ont amené Lacan à réintroduire le terme *d'acting out* car, dit-il, il n'en a pas trouvé en français une traduction qui le satisfasse.

Son commentaire clinique va lui permettre de distinguer ces deux types d'*Agieren* que sont pour lui ce qu'il qualifie de passage à l'acte et *d'acting out*.

Je reprends brièvement ce qui a amené cette patiente chez Freud après une série d'*Agieren* : une jeune femme, intelligente, de la bonne bourgeoisie viennoise s'est éprise d'un amour platonique et envahissant pour une prostituée qui, flattée, l'y encourage sans pour autant lui accorder la moindre faveur.

La jeune fille, toute à son service, s'exténue, tel un chevalier servant et se promène avec elle au vu et au su de tous, bravant l'interdiction de son père.

Ainsi, au bras de sa dame, elle croise un jour son père qui la toise d'un regard courroucé et méprisant, devant quoi, sa protégée lui enjoint « d'arrêter ses manoeuvres », et lui signifie que « ça suffit comme ça ». Elle s'arrache alors du bras de sa compagne et se précipite sur les rails d'un petit chemin de fer qui traverse la ville en cet endroit, en contre bas.

C'est à propos de cet acte que Freud parle de passage à l'acte.

Il dit « elle se laisse choir, dans un *niederkommen lassen* littéralement un « se laisser tomber » mais aussi, en langue populaire, accoucher, mettre bas ».

Il faudra attendre la reprise de ce cas par Lacan dans son séminaire « La relation d'objet » en 1957, pour que commence à se dégager un nouvel éclairage de ce qu'est un acte, dans la comparaison des positions subjectives de Dora et de la Jeune homosexuelle, et principalement dans l'analyse de leur position respective à l'égard de leur père.

— Dora dans son tout amour pour lui (Freud allant jusqu'à dire que Dora désirait inconsciemment un enfant de son père) tout en donnant à voir socialement une relation intime avec le mari de Mme K, la maitresse de son père, camouflant ainsi aux yeux de sa mère la liaison de son père avec Mme K.

— La jeune homosexuelle, s'affichant elle, délibérément, avec une femme, dans la récusation de l'interdiction paternelle.

Vous entendez qu'au-delà de la loi du Père, il s'agit aussi, dans ces deux situations, de la position inconsciente de ces deux jeunes femmes, à l'endroit de la sexualité, donc, du phallus et de la castration.

Lacan y ajoutera, l'objet a, cause insue du désir du sujet.

Ce sera toujours de cela dont il s'agira quand nous aurons à examiner la question d'un acte.

Alors, comment rendre compte de ce que, dans une cure, nous appelons un « point d'acte ». Nous ne manquons pas d'entendre la cocasserie de la langue ou de l'inconscient, qui, lorsque nous voulons dire que c'est le temps où pour un sujet il s'impose de faire un acte, se donne à décoder dans un même mouvement « surtout pas d'acte » ou « actualisation nécessaire d'un acte ».

Et bien nous sommes là au vif du déchiffrement de ce qu'est un acte en psychanalyse.

Restons encore dans la clinique freudienne.

Freud s'était trouvé confronté à cette question de l'acte dès le début de sa pratique.

Il recevait depuis peu une jeune femme hystérique de la bourgeoisie viennoise et à la fin de la séance de travail cette jeune femme lui saute au cou dans une invite sans aucune ambiguïté. Contrairement à Breuer, Freud n'a pas cru à l'irrésistibilité de son charme et il lui a simplement demandé « A qui s'adressait cette fougue »?

C'était de sa part, un dire, un acte.

C'était aussi sa première interrogation sur la naissance du transfert.

Nous sommes dans ces brèves narrations devant un foisonnement d'actions. Comment allons-nous les cataloguer ? Ont-elles le même statut ? S'agit-il d'actes et si oui, lesquels ?

L'acte inaugural, celui de Freud, est d'avoir accepté d'entendre une femme avec l'a-priori que les souffrances qu'elle présentait relevaient non d'une folie, mais d'une autre logique qu'il tentait de découvrir espérant de ce déchiffrement la sédation de ses symptômes.

Nous savons comment Freud a payé dans sa vie le fait d'avoir osé poser cet acte : son isolement intellectuel y compris avec ses plus proches collaborateurs, l'obligation pour lui d'avoir à toujours à se justifier, mais aussi, longtemps, les fins de mois difficiles, dont il souffrait beaucoup, alors qu'il aurait pu continuer au moins un temps sa carrière de jeune scientifique reconnu et honoré.

Un acte, ça entame, ça ne laisse pas à la même place.

Et, comment entendre l'acte de la jeune femme ? Elle parle, elle attend de celui à qui elle s'adresse la prise en compte de ses difficultés, leur compréhension. Pouvons-nous nous étonner que devant le sérieux, la ténacité que met Freud dans cette écoute de ce dont jusqu'alors le médical se moquait, simulatrice disait-on, et du côté du clergé, sorcière accusait-on.

Comment s'étonner que de cet homme elle s'amourache, qu'elle s'abandonne à lui ?

Mais s'abandonner à l'autre, dans cette précipitation, est-ce un acte ? Le sujet est-il là dans la position de pouvoir rendre compte de cet acte, de l'assumer ?

Quand le sujet ne le peut pas, quand cet acte, consciemment il ne peut le revendiquer, s'en dire l'auteur, nous disons qu'il y a passage à l'acte.

A l'acte de Freud, sa belle patiente répond par un passage à l'acte.

Autre situation : Nous savons que Breuer a été vite effrayé d'avoir accepté de devenir l'amant d'une de ses patientes, et qu'il s'en était dépêtré en l'adressant à Freud, en allant faire un enfant à sa femme en

Italie, pendant que sa patiente se débattait dans une grossesse nerveuse que Freud a bien sûr mis du temps à comprendre, puisqu'il en faut du temps, et pour dire et pour comprendre les choses, quand un sujet est pris dans ce genre de piège.

Et que fait cette patiente lorsqu'elle promène par la ville son ventre, gros de son désir à elle et sans qu'elle le sache ?

Elle promène son acting out: elle donne à voir à l'autre ce qu'elle même ne comprend pas, ce qui ne fait même pas question pour elle, et dont elle ne pourrait même pas comprendre que l'autre puisse la questionner la-dessus.

Si la patiente de Breuer avait fait un acte, elle aurait pu se dire « bon, je me suis plantée, la vie continue » et faire son deuil tranquillement ou pas, pour avoir été éconduite.

Mais ce n'est pas ce qui s'est passé.

Elle a réagi au niveau de son corps, dans une incompréhension totale de ce qui lui arrivait. Ne pouvant mettre des mots, une articulation signifiante, elle fait un acte, un semblant d'acte : elle devient grosse de ce que son corps ne peut dire par le langage.

Elle fait une décompensation psychosomatique.

Mais elle aurait pu aussi bien faire un passage à l'acte ou entendre des petites voix.

Quelque chose qui pour elle n'était pas symbolisable a fait retour dans le Réel de son corps.

Dans l'acting out, pour éviter une angoisse submergeante, c'est la lecture symbolique de la situation qui n'est plus opératoire : la patiente ne sait ni ce qu'elle montre, ni pourquoi elle donne à voir : elle refuse d'avoir été éconduite.

Cette question de la différence entre un passage à l'acte et l'acting out, Lacan la traite aussi dans ses séminaires, et sur « l'Angoisse » en 62, et dans celui sur « La logique du fantasme » en 67.

Car n'allons surtout pas croire que cela ne concerne la psychanalyse qu'en ses débuts.

Ce genre de problématique jalonne notre clinique au quotidien. Je vous livre quelques vignettes tirées de ma pratique:

Tel ce jeune homme, venu me consulter parce qu'il avait une trop grande propension à être dans la lune. Planer lui semblait infiniment plus terre à terre que la rude réalité quotidienne.

Un jour il me rapporta le souvenir suivant: il est en vacances avec ses parents, dans un club, il a 6 ans et demi.

Ses parents le couchent exceptionnellement tôt et il leur demande s'ils vont sortir le soir et le laisser seul. Ils lui assurent que non, qu'il peut dormir tranquille. L'enfant s'endort et bien sûr il se réveille dans la nuit. Il

constate que ses parents ne sont pas là. Qu'il est seul et que la porte est fermée à clef. Il entend au loin le bruit de la fête, la musique, il ouvre la fenêtre, il s'éjecte du 2ème étage.

Il ne peut, vingt ans plus tard, rendre compte de son acte. Il ne le comprend pas. Il se pose la question d'une tentative de suicide et y répond que non. Il ne peut pas sortir par la porte soit, il sort par la fenêtre. A un stimulus, une réponse automatique.

Nous avons là un acte sans sujet.

Acte que nous pouvons entendre comme un « si pour eux, je ne compte pas, et bien, je vais leur donner raison, je me décompte »

Cela conditionnera tout son rapport à la parole de l'Autre, à sa bonne ou à sa mauvaise foi, et l'enracinera dans un monde virtuel que seuls la musique hard et le shit viendront habiter. Pas d'ami, pas de compagne, pas de maître. Véritable électron libre, sans attache symbolique. Son monde : la fumette.

Mais éclairant me paraît aussi le commentaire que ses parents lui ont fait de cet acte après l'avoir vertement engueulé : « c'est malin, tu t'es pris pour Superman ou quoi ? »

Nous entendons dans leur réponse à cet acte que la position de cet enfant était pour eux pleinement articulable: « t'es pas un aigle ! »

Et faute d'avoir pris au sérieux l'acte de leur fils, ils l'ont « *niederkommen lassen* », un laisser tomber qui continue de le poursuivre tout au long de son existence, même si son analyse lui a permis de tenir correctement une place dans le social et il est aujourd'hui gérant d'un magasin de chaussures (choses sûres).

Nous avons là l'illustration de ce que dans le passage à l'acte, c'est comme objet a, dans le réel, que le sujet s'évacue.

Lacan nous dit dans son séminaire sur l'Angoisse: « c'est toujours dans sa propre chair qu'on a à payer ses dettes ».

Ce qui m'apparaît, dans ces questionnements, c'est à quel point un passage à l'acte ne devient lisible que grâce au déchiffrement d'une articulation signifiante jusque là méconnue, ou récusée dans la position subjective d'un sujet dans son rapport à l'objet a et au phallus imaginaire.

Je dis « méconnue » parce que relevant dans l'Inconscient, d'un refus de symbolisation du sujet, sur un point précis, et qui fait retour dans le réel :

« C'est donc comme ça que je compte pour mon père ? » alors je dégage, lui renvoie la jeune homosexuelle.

Nous pouvons entendre que dans le passage à l'acte, c'est toujours au moment de la plus grande angoisse du sujet, que confronté

au Réel de ce qu'il représente pour l'Autre et qu'il ne peut assumer, que le sujet passe à l'acte.

Je vous livre encore un autre exemple qui me paraît intéressant également car il fait jouer la question de l'acte avec un tiers terme. Une jeune femme en analyse chez moi depuis un certain temps pour une phobie de l'orage totalement paralysante est venue pendant un court laps de temps à ses séances accompagnée de son fils de 7-8 ans, qui l'attendait dans la salle d'attente.

Elle l'élevait toute seule étant divorcée.

Un jour, sur le divan, elle me raconte en riant une bonne blague : son fils a pris l'habitude de faire du strip-tease pour ses petits camarades dans un scénario très précis : il monte sur une table et les enfants autour de la table le regardent s'exhiber et doivent chanter et l'applaudir.

Je lui demande ce qu'elle trouve de si drôle là-dedans.

Elle est interloquée parce que je n'en ris pas et que j'ai probablement dû faire un peu la grosse voix, à mon insu.

La séance d'après elle revient, encore accompagnée de son fils qui va patienter dans la salle d'attente. Seulement après la séance et qu'ils soient partis, je me rends compte qu'il est venu avec des ciseaux ou un cutter et qu'il a coupé le tapis de la salle d'attente sur 6-7 cm.

Peu après, il revient avec sa mère, salle d'attente, séance pour la maman. A la fin de la séance je dis à la maman de m'attendre elle, dans la salle d'attente parce que j'ai 2 mots à dire à son fils. Là encore elle est étonnée, mais accepte. Je fais donc rentrer le gamin dans mon bureau et je lui dis : « je sais que tu as coupé le tapis de la salle d'attente, je sais aussi que tu as de l'argent personnel sur un livret de caisse d'épargne, alors, saches que si jamais tu abîmes à nouveau quoi que ce soit chez moi, je te ferais tout payer y compris le tapis qui vaut très cher ».

Quand la mère m'a demandé ce que j'avais dit à son fils je lui ai dit de le lui demander.

Il n'est plus jamais revenu dans la salle d'attente.

La mère n'a probablement pas su ce que j'avais dit à son fils mais je n'ai pas su davantage ce qu'elle avait pu elle, lui raconter, sur le fait qu'il se montre, et que cela entraîne qu'il fasse cet acte de vandalisme. Coupure dans le réel.

Si cet exemple m'a paru intéressant c'est qu'il illustre bien pour nous la fonction, le rôle que peut tenir un partenaire dans le déclenchement d'un acte : je fais la grosse voix auprès de la maman, la mère reste coite mais c'est le fils qui me répond sur le mode « tiens, encaisses », alors je lui ai parlé gros sous.

Et ce qu'il y a encore de plus intéressant c'est que ça ait donné un coup de frein, non seulement à son exhibitionnisme, mais aussi, mais

est-ce lié ?, un coup de frein également à sa façon d'utiliser l'autre au profit de sa propre jouissance, et ce bien sûr sans que l'autre y ait son mot à dire. Il n'était plus seulement ce que Freud appelait un « petit pervers polymorphe », il était déjà dans une position subjective où il savait jouer avec l'angoisse ou le désir de l'autre pour en tirer bénéfice.

La phobie paralysante de sa mère lui ayant probablement ouvert les oreilles sur l'instrumentalisation qu'un sujet peut opérer sur l'autre.

Après avoir essayé d'illustrer pour nous une approche de ces questions d'actes, en vous donnant quelques exemples connus ou miens, je vais me risquer en m'appuyant sur eux à attraper les choses par un biais plus théorique et commencer par énoncer qu'un acte pose toujours, pour un sujet, la question de son rapport ou de son absence de rapport et à l'Inconscient et à une articulation signifiante.

Un acte, ça dit comment le sujet est pris dans le signifiant.

L'acte est d'emblée pris dans le langage, articulé ou articulable, il faut pouvoir s'en dire l'auteur, il faut pouvoir par le langage en rendre compte.

L'acte est toujours noué à la parole.

« L'acte », nous dit Lacan, « est en lui-même la double boucle du signifiant ».

Il est fondateur du sujet, en tant que le sujet est toujours ce signifiant représenté auprès d'un autre signifiant.

Il est sujet pris dans l'acte de parler, parler ne voulant pas dire seulement prononcer des mots mais aussi prendre en compte sa parole dans son ambiguïté, son équivoque et dans ses trous, et pouvoir, dans un même mouvement prendre également en compte la parole de l'autre dans sa propre ambiguïté, son équivoque et dans ses propres trous.

Vous entendez combien ces tours et détours impliquent de nécessaires répétitions et c'est probablement pour cela que Lacan nous dit qu'« il est impossible de définir un acte, autrement que sur le fondement même de la répétition ».

Freud introduit le concept de répétition pour la première fois dans l'Au-delà du principe de plaisir.

Il l'introduit comme un forçage pour donner son statut définitif au sujet de l'inconscient.

Cette contrainte de la répétition il l'appelle pulsion de mort.

La vie se définirait comme l'ensemble des forces où se signifie que la mort serait pour la vie, son rail, son sens.

Son principe directeur unirait de l'identique avec du différent, croyant voir dans ce différent, de l'identique, avec le poinçon de la première fois.

C'est le trait unaire qui joue le rôle de repère symbolique de ce un comptable. Par exemple, comment rendre compte du « je préfère planer » de mon patient ? Je vous en livre des lectures :

Comment me compter comme Un quand pour l'Autre je ne compte pas ?

Ou encore : comment me lancer dans la conquête de l'Autre sexe alors que je ne sais ni où, ni à quoi me raccrocher pour m'assurer de ma place d'homme ?

Ce *un* basal, ce *un* comptable, ne s'instaure que de la répétition elle-même.

De l'insistance de la répétition où pour l'Autre, je comptais ou ne comptais pas, dans l'Inconscient.

Mais nous avons ici quelque chose de plus à repérer dans la mise en place du mécanisme de la répétition.

Une situation, pour qu'elle puisse se croire fondée de se répéter, implique des coordonnées d'identité signifiante qui viennent pour le sujet à fonctionner comme signe de ce qui doit être répété. Mais, se répétant, elle est perdue comme situation d'origine.

Il y a quelque chose de forcément perdu par le fait même de la répétition.

Ce quelque chose de perdu donne le sens de ce qui surgit sous la rubrique du refoulement

Constatons donc que c'est dans un même mouvement que se met en place pour un sujet, et le forçage du mécanisme de la répétition, et ce qui en découle du fait de la perte qu'elle inclut, soit le refoulement.

Cette même question du forçage nous la retrouvons aussi, dans le déclenchement du passage à l'acte et de l'acting out.

Mais dans le cas de l'instauration de la répétition, le forçage est celui du sujet qui se trompe en identifiant à une fois première des situations qu'il croit repérer comme identiques.

La répétition est donc un acte du sujet.

En est-il de même pour le passage à l'acte et l'acting out ?

Dans le passage à l'acte et dans l'acting out, les exemples que je vous ai cités nous le montrent : le forçage vient de l'Autre.

C'est parce qu'il trouve la porte fermée à clé que le jeune patient s'éjecte par la fenêtre.

C'est parce que j'ai tenté de poser une loi symbolique à sa mère que le jeune gamin va couper mon tapis.

Son passage à l'acte vise mon intervention qui avait pour but de poser un interdit sur sa jouissance, alors que cet interdit, sa mère ne l'avait pas posé.

Mais, de quoi est-ce que je me mêlais ? C'était de sa part, la réponse du berger à la bergère et il est probable, qu'interrogé, il n'aurait pas su, lui, pourquoi il avait fait cet acte.

J'avais fait un forçage et d'une certaine façon, je n'étais pas pour rien dans le déclenchement de son acte.

Mais comment aurais-je pu soutenir mon acte d'analyste si je n'avais pas pris ce risque de donner à entendre qu'il y a certaines choses, qui, si on les prend à la légère, ne sont pas sans conséquences dans une organisation subjective ?

Mais cela pouvait légitimement n'être pas à son goût.

Mon intervention a eu pour conséquence de déplacer subjectivement le gamin, ce n'était déjà pas rien, et mon forçage m'a coûté un tapis !

D'où il s'illustre que lorsqu'on fait un acte on ne peut pas toujours savoir ni où, ni comment, ça va répondre.

Pour l'acting out également je reprendrais cette question du forçage.

La patiente de Breuer, que montre-t-elle, avec ce ventre enceint de son désir méconnu ? Sinon qu'elle a été par la conduite de Breuer éjectée de sa position d'objet cause du désir qu'elle avait représenté pour cet homme ? et pour pouvoir supporter cette place d'éjection, que montre-t-elle, sinon son désir inconscient d'avoir été traitée par lui, comme lui-même avait traité sa femme en lui faisant un enfant ?

Et que montre notre jeune homosexuelle lorsqu'elle se promène avec sa dame sous les fenêtres du bureau de son père ?

Que lui dit-elle dans sa monstration, si ce n'est qu'elle peut, et être amoureuse sans contrepartie et donner par cet amour à cette mondaine qu'elle vénère, la place que son père ne lui a pas, à elle, donnée : celle d'être reconnue par lui, comme une jeune femme désirante.

Car dans l'acte, nous dit Lacan, un sujet n'en existe pas moins, mais, comme divisé.

Nous pouvons ici mesurer la différence entre un point d'acte, où le sujet pour divisé qu'il soit, n'en n'assume pas moins les conséquences de ce qu'il a mis en œuvre.

Alors que, dans le temps du passage à l'acte, la division subjective n'est pas opérante parce que l'acte s'est fait sur un mode automatique : un se précipiter.

Comme le fait le jeune gamin, lorsqu'il a vu que la porte était fermée, paniqué, il est sorti par la fenêtre.

Le terme même de tentative de suicide est récusable, bien que la mort réelle du sujet aurait pu s'ensuivre, car dans cet acte le sujet, acéphale, n'y était pas...

Mais, autant qu'à la définition même de l'acte, Lacan se préoccupe des suites que cet acte entraîne dans les mutations du sujet.

Un acte c'est ce qui rend un sujet autre que ce qu'il était.

Un acte peut évidemment changer tout le cours d'une vie.

J'aimerais relever un autre élément dont il n'est pas toujours aisé de mesurer l'importance clinique.

Il s'agit du type de négation opérant dans la notion d'acte.

Lacan souligne qu'il s'y agit toujours de déni, de *Verleugnung*. « Le déni est toujours ce qui a affaire à l'ambiguïté qui résulte des effets de l'acte comme tels ».

Vous avez pu constater que dans tous les actes que je vous ai cités, dans aucun d'entre eux il n'y a eu une acceptation, une reconnaissance de l'acte sans embarras.

D'une quelconque façon, ou le sujet n'y était pas, ou il s'y reconnaissait peut-être, ou était dans un démenti total par rapport à lui.

Qu'il s'agisse dans l'acte, du même mode de négation que celui opérant spécifiquement dans la perversion nous renvoie à la double difficulté, inhérente à tout acte.

A savoir qu'il est lié d'une part, à la fonction opératoire de l'objet a, cause insue de son désir, mais aussi à la problématique de l'aliénation du sujet.

Et puisque les points d'acte sont au carrefour de ce qui est symbolisable ou pas pour un sujet, nous devons interroger à chaque fois, le rapport de ce point d'acte et à un énoncé et à une énonciation, comme possible ou impossible, avec les conséquences que cela entraîne.

Que le sujet se trouve porté par la division subjective et nous serons dans les aléas d'une parole, certes, parfois embarrassée, mais capitonnée. Mais que le sujet en soit délesté et nous le trouverons comme la proie des signifiants déchaînés, dont lui-même est exclu puisque comme sujet il n'y était pas advenu.

Lacan parle de « la cavalerie folle des signifiants » !

Lacan nous dit dans sa leçon du 11 Janvier 56 « l'acting out est un équivalent psychotique, de type hallucinatoire, délirant », qu'est-ce que cela implique ?

Serait-ce un court-circuit du capitonnage qui laisse le sujet sans mots, c'est-à-dire dans l'impossibilité de se compter comme sujet dans une assomption énonciatrice ?

Probablement, mais notons que cette fonction a été antérieurement opérante pour ce sujet, même si ponctuellement, elle ne l'est plus.

Cela nous conduit à constater que tous les cas princeps d'acting out cités, sont référés à des cas de névrose : Dora, la jeune homosexuelle, la patiente entre Breuer et Freud, le patient de E. Kriss –celui qui allait raconter à son analyste qu'à la fin de ses séances il allait manger son plat préféré : des cervelles fraîches.

Dans l'acting out, équivalent psychotique, nous l'entendons, le sujet se trouve être le siège d'une conduite inconsciente qui lui échappe complètement.

Il ne s'y agit donc pas d'une méconnaissance qui dans le transfert pourrait s'analyser et se résoudre par la levée du refoulement. Mais, il ne s'y agit pas non plus d'une forclusion dans la mesure où dans d'autres situations ce même sujet reste structuré dans son rapport à la castration.

Dans l'acting out, le sujet est engagé dans une pseudo castration entraînant une conduite pseudo délirante, certes, mais de plus, il est ponctuellement incapable de rendre compte de ce qu'il agit.

Alors, qu'est-ce qui, dans l'organisation psychique, pousse un sujet à dénier l'acte qu'il vient de faire ?

Qu'est-ce qui fait que, de cet acte, il puisse être, ou en partie ou totalement exclu ?

C'est ici que se pose la question de l'aliénation du sujet, nous dit Lacan.

A quelle aliénation est donc soumis un sujet lorsqu'il se trouve précipité dans le passage à l'acte, ou quand dans l'acting-out, il se montre sur la scène œdipienne, phallus imaginaire dévoilé, et sans en avoir lui-même la moindre conscience ?

J'ai repris brièvement pour nous, la question de l'aliénation dans ce que Lacan appelle le choix forcé du sujet.

Dans certaines situations, le sujet peut se trouver devant une fausse alternative qui se présente selon la loi classique du : ou bien ou bien, mais dont la décision impliquent pour lui sa vie ou sa mort.

C'est par exemple la bourse ou la vie, la liberté ou la mort. Mais c'est tout autant, la haine dans le regard de son père et la récusation de la prostituée qui entraînent le *niederkommen*, pour la jeune homosexuelle, ou encore, si pas la porte, alors la fenêtre, pour mon jeune patient.

Nous mesurons bien que dans ces situations parler de choix est irrecevable car le sujet se trouve subjectivement confronté à un pseudo choix : c'est parce qu'elle ne peut pas affronter ce qu'elle lit dans le regard courroucé de son père, ni ce qu'elle représente dans le dire de sa compagne, que la jeune homosexuelle a sauté par-dessus le parapet : Être rien plutôt que ça !

C'est parce qu'il ne peut symboliser ce que signifie le mensonge de ses parents que le jeune gamin s'est précipité par la fenêtre.

« Car, si pour eux je ne compte pas, à quoi je peux me raccrocher » ?

Le sujet se trouve donc condamné ou à ne pas penser ou à ne pas être.

Mais qu'il puisse ou penser ou être, ou ne pas penser ou ne pas être, est entièrement déterminé par le choix qui se joue pour lui dans l'Inconscient, dans son assise subjective.

Il ne peut que s'appuyer sur le fait que pour lui, se soit inscrit ou pas, un rapport à l'Autre un tant soit peu pacifié, c'est à dire un rapport au phallus et à la castration qui lui permettent subjectivement de se compter comme un un, et non pas comme un objet ou un appendice accroché au corps ou au désir de l'Autre.

Du côté du « je ne pense pas » le sujet ne consiste plus qu'en cet objet de rebut qu'il n'y a plus qu'à laisser tomber puisque que, ce qui lui donnait la brillance phallique dont il pouvait se soutenir, est tombé, dans la lecture qu'il fait de la place dévoilée qu'il occupe pour l'Autre.

Nous sommes là dans des situations vitales et nous pouvons y entendre que, dans les 2 types de choix, le sujet se trouve confronté à une perte obligée:

- qu'il choisisse de vivre alors il se condamne à ne pas penser : « je promène mon acting out, sous les fenêtres du bureau de mon père »,

- qu'il choisisse de penser alors, c'est de sa vie dont il risque de se séparer, et c'est le saut dans le vide de la jeune homosexuelle.

Dans les deux cas, la vérité de l'aliénation ne se montre que dans la partie perdue.

Constatons qu'au niveau de l'acte, il y a nécessairement quelque chose à perdre et peut-être est-ce pour cela, que, faire un acte, nous coûte parfois autant, et que nous nous donnons frileusement la possibilité de l'éviter en nous collant à la *Verleugnung*, à la perversion.

Alors, essayons d'articuler encore un peu tout cela.

Du côté du je ne pense pas, nous aurons un je qui va s'exclure dans le passage à l'acte.

S'il n'est pas fatal, le travail de l'analyse pourra tenter de se poursuivre dans l'orientation du « *Wo es war, soll ich werden* ». Là où c'était le **ça** du **je ne pense pas**, doit advenir le **je** du **je ne suis pas**, de l'inconscient.

C'est à dire que là où ça parlait comme pure parlotte, comme « sauter par la fenêtre » en ce lieu doit advenir le je d'une énonciation, où le sujet prend à sa charge ce qui se trouve être dit, avec les effets de division qui en découlent pour lui. Par exemple:

« Mes parents ont failli à la parole qu'ils m'ont donnée et cela ne sera pas sans conséquence dans notre relation à venir ».

Du côté de l'acting out du **je ne suis pas**, nous aurons un **je** exclu de son rapport à l'être et cela se traduira par une monstration sans sujet : Je promène, et sans que je le sache, mon ventre gros, de mon désir d'enfant de cet homme qui ne peut l'assumer.

Je dis à mon analyste en lui racontant mon repas, que de cervelle fraîche, il en faudrait un peu plus dans ses interprétations.

Mais ce n'est que dans l'après coup de l'analyse que le patient pourra ou non y revenir et tenter d'en produire une dialectisation en assumant la division subjective qu'alors il ne pouvait affronter.

Nous constatons, que dans ces deux situations d'aliénation du sujet, passage à l'acte et acting out, ce qui conditionne cette aliénation, c'est l'élimination, fut-elle ponctuelle, du lieu de l'Autre, et si pas de lieu Autre, forcément, pas de Sujet.

Nous comprenons mieux pourquoi dans l'acting out notre liberté de manœuvre est extrêmement réduite: permettre un lieu pour qu'une parole se tienne, même si déplacée, puisqu'il s'y agit et du phallus souvent incongru, et d'une parole parfois à côté.

Dans le passage à l'acte, l'automatisme et la rapidité de l'acte rendent même impossible, dans le temps de l'acte, toute action thérapeutique.

C'est seulement quand l'issue n'a pas été fatale que les lignes qui le sous-tendent peuvent s'en reprendre.

Comme j'ai essayé de nous l'avoir donné à entendre c'est tout le champ de notre clinique qui est concerné par cette question de l'acte,

j'espère seulement nous avoir ouvert quelques avenues pour la suite de nos réflexions.